

# De la révolution en général, des « révolutions arabes » en particulier

samedi 15 septembre 2012, par [DJERMOUNE Nadir](#) (Date de rédaction antérieure : 12 septembre 2012).

## Sommaire

- [Du jeu sémantique...](#)
- [...à la réalité révolutionnaire...](#)
- [...qui continue](#)
- [Et pour conclure](#)

Une partie du monde arabe est traversée, depuis l'immolation de Bouaazizi en Tunisie, par des événements politiques d'une certaine envergure. Certaines critiques de gauche comme de droite les qualifient de révolutionnaires. D'autres, aussi de gauche comme de droite, mettent le terme « révolution » entre guillemets. Ce qui est une volonté d'atténuer ou de refuser carrément la dimension et le caractère révolutionnaires des processus en cours. Les critiques venant d'Europe se sont précipité à qualifier ces événements de « printemps arabe » ou de « révolutions arabes ».

## Du jeu sémantique....

Derrière ce qui ressemble à un jeu sémantique se profile en réalité des enjeux politiques et idéologiques liés à la représentation que se fait chaque famille ou groupe politique de ces faits, mais surtout à la construction de leur devenir. Si le terme « printemps » est une fantaisie qui peut être mise dans le registre d'une vision littéraire et esthétique sans grande portée sur la chose politique, le qualificatif « révolutions arabes » est en revanche un abus de langage. Il rend opaque le cours des événements et empêche de clarifier leur devenir. Le rejet du caractère « arabe » de ces révolutions vient de deux attitudes : une opinion culturaliste qui ne veut pas se confondre et confondre le devenir des peuples de la région dans celui qui se dessinent pour les peuples arabes. Elle est façonnée par l'échec du nationalisme arabe et se nourrit du rejet de l'islamisme vécu comme un avatar de l'arabo islamisme.

La deuxième se veut de gauche, version « économiste ». Elle considère que la crise qui touche cette partie du monde est de même type de celle qui traverse la Grèce, l'Espagne et l'Europe, c'est-à-dire une crise strictement économique du capitalisme. Les plus radicaux dans la rhétorique et le verbiage vont jusqu'à refuser même l'idée de révolution et du peuple révolutionnaire. Tout au plus concèdent-ils qu'il y a eu insurrection ou révolte. Ce serait une simple machination de l'impérialisme, en s'appuyant sur la situation libyenne et actuellement la crise syrienne comme argumentaire infaillible. Une révolution est un chef-d'œuvre, mis en intrigue par le Génie de l'histoire ; elle suppose une avant-garde qui lui apporte la conscience « pour soi », elle est ponctuée par des séquences longues et des coups d'accélérateur, et atteint l'apothéose le grand soir par... la prise du Palais d'Hiver.

Il y a ici une attitude intellectuelle qui veut mettre tout dans le « lit de Procuste » [\[1\]](#). Une manière de prévoir l'événement *a posteriori*, de croire religieusement que la vérité et la lucidité sont des

vertus immanentes du peuple, de troquer le réel contre la doctrine. C'est une attitude qui néglige le caractère dominant-dominé, ou centre-périphérie à l'intérieur même du capitalisme. Or, La réalité concrète du capitalisme mondial n'est pas celle d'une vision totalement abstraite d'un capitalisme identique dans tous les pays et où il y aurait uniquement des différences de développement économique (pays avancés/pays retardataires) et des différences culturelles. Ce qui veut dire que le développement d'un pôle n'est possible que parce qu'il empêche, par l'exploitation et le pillage des richesses, le développement de l'autre pôle.

### **...à la réalité révolutionnaire...**

Dans son « *degrés zéro de l'écriture* », Roland Barthes voulait éliminer le passé simple comme temps de conjugaison de la langue française car, pour lui, il est réducteur, voire réactionnaire et bourgeois. Le passé simple note-t-il réduit les événements historiques et notamment les révolutions à des actions subites (...et la révolution éclata ! non !!!). La révolution comme tout phénomène humain obéit à une dynamique, à un processus. Elle a sa dimension spontanée et sa dimension consciente et critique. Elle commence quand « *ceux d'en haut n'en peuvent plus et ceux d'en bas n'en veulent plus* » !

Dans le cas tunisien et égyptien, le départ de Ben Ali et de Moubarek sous la pression populaire a sonné le glas du pouvoir en place. Il annonce et engage de ce fait le processus révolutionnaire. Dans le cas algérien, ni la révolte d'octobre 88, ni « l'insurrection électorale » du FIS de 91, ni la guerre civile des années 90 et ni la révolte en Kabylie en 2001 n'ont destitué le pouvoir. Le saut qualitatif n'a pas eu lieu.

De ce point de vue, il y a révolution en Tunisie. Le surgissement populaire a eu lieu au fin fond du pays, à Sidi Bouzid. Mais il aurait pu être ailleurs. Ça relève de ce que l'histoire des révolutions a de contingent. Il y a ici mariage de la sociologie, de l'économie et de l'histoire. Il apparaît comme allant de soit ou une fatalité après coup. La Tunisie des grandes villes, celle du prolétariat et du lumpen prolétariat, celle des petits bourgeois et des classes moyennes, celles des blogueurs et des facebookeurs, celle des différentes formations de la société, les avocats en tête, celle des femmes et des étudiants, suivra à grand fracas. La grande mobilisation syndicale va recentrer la révolution et amplifier le séisme. La goutte qui fait déborder le vase viendra de l'intérieur du pouvoir et des intrigues du palais de Carthage qui ne sont, par ailleurs, pas une spécificité arabe ou tunisienne. L'historiographie de demain nous éclairera sur les péripéties de la chute du régime comme elle l'a fait pour la révolution algérienne de 62. Nous savons aujourd'hui beaucoup de chose, peut être même tout, sur les intrigues à l'intérieur du FLN, les conspirations entre les camarades de luttes, les bassesses de certains dirigeants, les calculs de Ben Bella, les visées égyptiennes de Nasser, le poids de l'union soviétique et les contradictions américano- françaises.... Tout ces aspects combinés aux mobilisations populaires, celles de décembre 60 et la lutte armée ont donné une indépendance qui ne souffre d'aucun doute sur sa légitimité ni sur celle de ses acteurs.

### **...qui continue.**

Cette révolution, comme tout autre, devant la vacance du pouvoir pose de fait la question politique. Comment la régler ? La réponse n'est pas d'ordre théorique, malgré la nécessité d'émettre des hypothèses. Elle est pratique. Elle découle de la capacité du peuple tunisien en lute dans ses fractions sociales et politique à imposer une solution où se combinent la question démocratique et la question sociale et économique. De ce point de vue, la thèse fondamentale du révolutionnaire russe L. Trotsky reste d'actualité. D. Bensaid la résume ainsi : « *La révolution permanente rassemble en*

*une seule formule algébrique trois registres temporels : celui du passage de la révolution démocratique à la révolution sociale ; celui du passage prolongé de la révolution politique (changement de pouvoir) à la révolution culturelle (changement des mœurs) ; celui du passage de la révolution nationale à la révolution mondiale. Ces passages et ces transitions sont pensés sous les termes dialectiques de "l'ininterruption" (Mao) ou de "la transcroissance" (Trotsky). A l'encontre de toute vision évolutionniste de l'histoire, "le développement inégal" consiste précisément dans le "saut des étapes". Car les institutions et les mentalités ne se modifient pas au fur et à mesure des évolutions moléculaires de la société. Les idées et les rapports sociaux sont "chroniquement en retard" sur les nouvelles circonstances et sur les innovations techniques. Ajustement brutal, fruit de cette discordance des temps, la révolution est donc "un sursaut d'idées et de passions". » [2]. La révolution permanente est une théorie, un concept, et non une stratégie et encore moins une tactique !*

De ce point de vue, la révolution tunisienne n'est pas finie. Elle a accouché d'un processus constituant. Il est donc forcément démocratique dans sa première expression. Il n'est pas automatiquement bourgeois. Car la démocratie n'est pas par essence bourgeoise. Elle fut bourgeoise en France de 1848, selon la définition de la critique marxiste. Elle est qualifiée de « populaire » par le marxisme soviétique dans les anciens « pays de l'est ». Elle se veut « participative » dans certains pays de l'Amérique latine. Ce processus ne suivra pas mécaniquement celui de « février » à « octobre » russe dans le sillage des « thèses d'Avril ». Il suivra ce que les tunisiens et les tunisiennes décideront selon leur niveau d'organisation, les combats et les rapports de force politique, leur représentation de leur devenir, autrement dit selon leur conscience spontanée et leur conscience critique qui se forge dans le réel de leurs luttes.

L'Égypte a suivi le même scénario au delà des péripéties liées à la culture et aux histoires locales. Il serait peut être plus judicieux de parler de révolution tunisienne et de révolution égyptienne que de « révolution arabe », comme on parlerait d'une révolution espagnole ou portugaise. Le refus de cette désignation ne signifie pas pour autant un rejet d'une entité régionale géopolitique ou d'une aire culturelle qui pourrait contenir ce passage de la révolution nationale à la révolution mondiale en passant par une révolution régionale. Ça signifie seulement que les peuples de la région sont inégalement formés socialement et culturellement par le capitalisme contemporain. Ils développent de ce fait des réactions différentes face aux exigences de l'histoire. Ce sera plus proche des processus réels et loin des présupposés idéologiques.

Mais quoiqu'il en soit, le sort de ces révolutions reste pour l'instant à construire. Elles ont enfanté toutes les deux des forces politiques réactionnaires au service du capital, c'est-à-dire au service du pourfendeur des masses et des peuples. Leur aboutissement reste en l'occurrence indissociable de la question sociale. Le conflit politique lui-même se perd de vue au profit d'une émancipation sociale.

L'histoire, la sociologie, la situation économique, les intrigues du palais en Lybie ne sont pas les mêmes, bien sûr. Les événements tels qu'ils se sont déroulés ne donnent pas au changement libyen une quelconque dimension révolutionnaire, ni démocratique, ni sociale. La présence impérialiste dans le territoire libyen est un « cheval de Troie » qu'il faut chasser. Les événements en cours en Syrie rendent la situation et le processus plus complexe. La révolte des masses a été plus réelle et plus profonde qu'en Libye. Mais sa position géostratégique fait du pays une proie pour les puissances prédatrices. Les manœuvres américaines et européennes en conflit d'intérêt avec d'autres puissances, la Russie et la Chine, noient les dynamiques internes jusqu'à les étouffer. Les forces populaires sont complètement oubliées de ces puissances qui négocient leur part du gâteau. Un débouché révolutionnaire est impératif et possible. Il passe par le refus de l'ingérence étrangère et impérialiste. Mais ce refus ne doit pas se laisser glisser vers un soutien-critique du régime Alaouite qui reste une dictature confessionnelle.

## **Et pour conclure**

L'avenir de ces révolutions et de ces révoltes est avant tout entre les mains des peuples de chaque pays. Ils créent chaque jour ses organes de contre-pouvoir. Le processus révolutionnaire pour la liberté, la dignité et la justice sociale gagne sans cesse du terrain au prix d'énormes sacrifices. Plus que jamais, ils ont besoin du soutien et de la solidarité de toutes les forces populaires et démocratiques pour achever les processus de changement en cours en empêchant une occupation néocoloniale qui se dessine, puis démanteler définitivement les régimes antidémocratiques.

**Nadir Djermoune**, Alger, le 12-09-21012

---

## **Notes**

[1] Procuste est un personnage de la mythologie grecque qui sévit le long de les routes d'Athènes, où il offre l'hospitalité aux voyageurs qu'il capture pour les torturer ainsi : il les attache sur un lit, où ils doivent tenir exactement ; s'ils sont trop grands, il coupe les membres qui dépassent ; s'ils sont trop petits, il les étire jusqu'à ce qu'ils atteignent la taille requise (d'où son surnom).

[2] Daniel Bensaïd, Le pari mélancolique, Fayard, coll. « Idées » : Paris 1997, pp. 73-74.